LE SULTAN GÉNÉREUX,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Par M. DORVIGNY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de L'AMBIGU-COMIQUE, le 10 Mai 1784.

Prix, 1 liv. 4 fols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire rue Gallande, No. 64.

M. DCC. LXXXV.

AVERTISSEMENT.

En composant cette Pièce, mon dessein fut d'abord de la faire exécuter sur l'un des deux Théatres de Paris où l'on chante ; la coupe des Vers prouve assez cette intention. En conséquence je la présentai à l'un d'eux, & elle fut reçue. Ce devoit être tout, ce n'étoit encore rien. Les difficultés que l'on éprouve ordinairement, celles sur-tout pour la distribution des rôles, me rebutèrent, & après avoir attendu une décision pendant sept ans (*), *je pris le parti, plutôt que de perdre absolument ma Pièce, de la porter sur un des Théâtres des Boulevards. Les soins du Directeur pour la monter, le zèle des Acteurs pour l'exécuter, & l'indulgence du Public pour l'écouter, m'ont dédommagé dans cet endroit d'un succès plus brillant qu'un Auteur plus ambitieux & plus patient auroit sollicité dans un autre.*

Mais pour finir par un proverbe, genre plus rapproché du local d'où j'écris,

Tous chemins mènent à Rome.

Ergo, & par comparaison,

Toutes planches conduisent à la gloire.

(*) Elle étoit reçue avant que M. Noverre fasse exécuter à l'Opéra, son Ballet d'Alexandre.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE SULTAN,	*M. Michaud.*
LINDOR,	*M. Talon.*
FANNI, sous le nom de Zulime,	*Mlle. Julie.*
OSMIN, Chef des Eunuques,	*M. Jaymont.*
ALI, Piqueur,	*M. Philebet.*
MORANE, Piqueur,	*M. Penancier.*
UN VIEILLARD,	*M. de Varennes.*
TROUPE DE PIQUEURS.	
TROUPE D'ESCLAVES CHRÉTIENS.	
GARDES TURCS.	
BAYADERES, &c.	

La Scène est en Turquie.

N. B. J'ai laissé quelques Vers qui devoient former Ariettes, ou Vaudevilles, quoiqu'ils aient été supprimés au Boulevard; mais dans les Troupes de Province, où l'on a la faculté de chanter, on sera peut-être flatté de pouvoir réunir l'agrément du chant au reste du spectacle.



LE SULTAN GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une forêt épaisse ; à un des côtés, sur le devant, on voit une caverne ; cinq ou six Esclaves Chrétiens travaillent à abbattre des arbres, & à boucher l'entrée de la caverne avec des branches, &c.

L'Orcheſtre exécute l'air des deux Avares, *Frappons à grands coups.*

SCENE PREMIERE.

LINDOR, ESCLAVES CHRÉTIENS.

Les uns frappent sur les arbres, les autres ploient les branches, &c.

PREMIER ESCLAVE.

Allons, amis, prenons courage,
Travaillons pour la liberté :
Ce bois épais nous met en sûreté :
Voilà le terme heureux d'un trop dur eſclavage.

SECOND ESCLAVE.

Oui, morbleu, mes amis, du cœur.
Ce n'eſt pas tout d'avoir briſé nos chaînes,
Il faut encore avec ardeur,
Si nous voulons finir nos peines,
Travailler tous à nous tirer d'ici.
Nous aurons bientôt fait avec ces arbres ci,
De conſtruire un canot pour cinq ou ſix perſonnes :
Mais nos proviſions ne ſeront pas fort bonnes.

PREMIER ESCLAVE.

Nous ne ſommes pas loin d'un pays habité ;
Nous prendrons quelques fruits, quelques drogues ſauvages,
Et puis, quand il s'agit d'avoir ſa liberté,
On ſait pourvoir à tout ; ne perdons point courage.
Mais qu'as-tu donc, Lindor ? Tu parais tout chagrin :
Aurais-tu peur ? nous aurons bonne fin.

LINDOR.

Hélas !...

PREMIER ESCLAVE.

Quoi ! des ſoupirs ! Ah ! c'eſt quelque Maîtreſſe
Apparemment... Ah ! nigaud, la tendreſſe
Eſt hors de place en cet inſtant....

SCENE II.

LES MÊMES; UN AUTRE ESCLAVE, *accourant du côté de la mer.*

TROISIÈME ESCLAVE.

BONNE nouvelle, amis, au long de ce rivage
Je viens de voir un bateau que l'orage
A ſans doute écarté. Ne perdons pas de tems;
Voyons ce qu'on en pourra faire :
Venez tous avec moi.

PREMIER ESCLAVE.

Voilà bien notre affaire.
Allons, courons-y, mes enfans.
ais il faut que quelqu'un ſoit ici ſentinelle,
Pour avoir l'œil ſur nos proviſions.
Lindor, toi qui parais ne rêver qu'à ta belle,
Tu vas reſter. De tes réflexions
Tu pourras t'occuper. S'il venait quelque bête,
Ou quelque Turc, tire tes piſtolets,
Rentre dans la caverne, & nous ſerons tous prêts.
Allons, partons, que rien ne nous arrête.
(*Ils s'en vont*, *Lindor reſte.*)



SCENE III.

LINDOR, *seul.*

Est-il un sort égal au mien ?
La liberté pour moi n'est plus un bien :
Aux cœurs des malheureux elle offre tant de charmes,
Et son nom seul augmente mes allarmes !
Si je pars, j'abandonne un père en ce séjour,
Et si je reste, hélas ! que devient mon amour ?
Toi, qui fis mon bonheur ! ô Fanni que j'adore !
Puis-je espérer de te revoir encore ?
De tous côtés un sort affreux,
En ce moment m'accable & m'épouvante ;
Je n'ôse former aucuns vœux
Pour mon père, ou pour mon amante.
L'un gémit en ces lieux sous le poids de ses fers,
Et l'autre, loin de moi, peut-être m'abandonne... ;
Hélas ! chère amante, pardonne....
Chère Fanni, pardonne à mon malheur,
Au désespoir, à la douleur...
Non, non ; malgré l'excès du trouble qui me presse,
Je ne puis t'oublier, ô ma chère maitresse !
O tendresse ! ô devoir ! père, patrie, amour,
Qui de vous trois écouter en ce jour ?

(*On sonne derriere le Théâtre la chasse de la Garde.*)

J'entends du bruit. Que pourrait-ce être ?
Aux yeux des indiscrets gardons-nous de paraître.

(Il rentre dans la caverne le peu d'effets & de provisions qui sont restés sur le Théâtre, & en referme la porte sur lui.)

SÇENE IV.

ALI, MORANE, *avec leurs piques & des cors, &c.*

ALI.

BARBE de Mahomet ! conviens que l'Empereur
Est un déterminé chasseur.

MORANE.

Oui, mais tu conviendras de même
Qu'un tigre est un fier animal.

ALI.

Comment donc, te voilà tout blême ;
Aurais-tu peur ?

MORANE.

Non, mais c'est qu'un tigre est brutal,
Et si, par fatale avanture,
Nous en trouvions quelqu'un....

ALI.

Eh bien !

MORANE.

Eh ! mal, plutôt. Sa gueule ne vaut rien ;

Et sa griffe, sur-tout. Je crains l'égratignure
Au moins autant que la morsure :
C'est venimeux en diable.

ALI.

Eh! morbleu, le poltron!
S'il en venait quelqu'un, nous lui ferions raison.
Mais, pour te donner du courage,
Avale un coup de ce breuvage.
(Il lui donne une gourde, Morane boit.)
Comment te sens-tu?

MORANE.

Moi, morbleu!
Je commence à sentir un feu!...
Il est, ma foi, fort bon.

ALI.

Te sens-tu plus capable?

MORANE.

Encore un coup, j'affronterais le diable.

ALI.

Bois donc.

MORANE.

C'est fort bien dit.... J'avale la valeur.

ALI.

Bon! tu n'as donc plus de frayeur!

MORANE.

Moi! qu'il vienne un lion, un dragon, un cerbère,

Un satyre, un démon..... ou bien une panthère,
Avec un doigt de ta liqueur,
Je me rirais, mon cher, de leur vaine fureur.

ALI.

Pour en être plus sûrs, tiens, redoublons la dose.

MORANE.

Oui, buvons, camarade. Oh! l'excellente chose.

ALI.

Te sens-tu bien?

MORANE.

Je ne crains rien.

ALI.

En ce cas-là, sonnons, faisons tapage.

MORANE.

Buvons, buvons, prenons courage.
Que le tigre le plus sauvage
Vienne à présent, nous allons voir beau jeu?

ALI.

Mais j'entends quelque bruit.

MORANE.

Ecoutons donc un peu.

(*Un tigre traverse le Théâtre.*)

ALI.

C'est un tigre....

MORANE.

Ah! c'est bien le diable.

ALI.

Je suis perdu !

MORANE.

C'est fait de moi.

ALI.

Où fuir ?...

MORANE.

Où me cacher ?

ALI.

Ah ! pauvre misérable !

MORANE.

Ali, j'ai grand peur, sur ma foi.

ALI.

Tiens, je crois voir sous cette roche
Une caverne. Courons-y.

(*On corne en dehors.*)

MORANE.

Voilà le tigre qui s'approche
Et qui retourne par ici.

ALI.

Pousse fort, enfonce la porte.

MORANE.

Eh ! je ne puis. La frayeur me transporte.

ALI.

Dépêchons donc. Le voilà sur nos pas.

(Ils remuent & tirent la claie qui ferme la caverne.)

LINDOR, *en dedans.*

Craignez pour votre vie, ou bien n'avancez pas.

SCENE V.

Lindor tire un coup de pistolet, & ouvre la porte de la caverne. Les Piqueurs effrayés se sauvent, en laissant tomber leurs armes. Lindor ramasse la pique de l'un d'eux, & va pour les poursuivre, mais à l'instant le tigre reparaît à gauche, & le Sultan à droite, qui lui lance une flèche. L'animal blessé s'élance sur le Sultan qui tombe sans défense: Lindor qui reparaît se jette sur le tigre, & l'abbat d'un coup de pique aux pieds du Sultan qu'il aide à se relever.

SCENE VI.

SOLIMAN, LINDOR.

SOLIMAN.

Quel es-tu donc, toi dont la main propice
Vient de me rendre un signalé service?
Que faisais-tu dans ce bois écarté?
Parle, & sois sûr de ma reconnaissance.

LINDOR, *à part.*

Faut il me découvrir? O ciel! ô providence!
Est-ce un bonheur pour moi d'avoir ma liberté?

SOLIMAN.

Réponds-moi donc & bannis toute crainte ;
Compte sur mes bienfaits, & parle sans contrainte.

LINDOR.

Généreux Musulman, si mon heureux secours
Vient dans ce même instant de conserver tes jours,
Pour prix d'avoir sauvé ta vie,
Laisse-moi m'éloigner, c'est toute mon envie.

SOLIMAN.

T'éloigner ! sais-tu bien que je suis Soliman ?
Qu'en cet instant ton bras a sauvé le Sultan ?

LINDOR.

Quoi ! Seigneur !...

SOLIMAN.

Oui, je suis ton maître.
Tu m'as sauvé sans me connaître,
Et comme toi je ferai mon devoir ;
Tu verras les effets de ma reconnaissance
Avant les droits de mon pouvoir :
Forme des vœux en assurance,
Ils seront accomplis... Pour faire des heureux
Qu'importe tout l'éclat que le sceptre nous donne ;
Le plus beau droit de la couronne
Est de récompenser les sujets vertueux.



SCENE VII.

LES MÊMES, *la suite du Sultan arrive.*

UN OFFICIER.

SOLIMAN, nous avons tremblé pour ta Hautesse,
Mais ton courage égale ton adresse,
Et notre invincible Empereur
Ne connaît ni le danger ni la peur.

SOLIMAN.

Sans doute Mahomet veillait à ma défense,
Et vous voyez le bras qui m'a sauvé.
(*Montrant Lindor.*)
Sans son courage heureux, & sans son assistance,
Mon intrépidité ne m'eût point préservé.

L'OFFICIER.

Quoi! Seigneur! cet esclave!

SOLIMAN.

Esclave!...il ne peut l'être;
Quand sa valeur vient de sauver son maître.
Je le rends libre, & je brise ses fers.
(*A Lindor.*)
Mais ce n'est pas assez. Mes trésors sont ouverts,
Et tu peux y puiser au gré de ton envie.
Si tu veux retourner au sein de ta patrie,
Si tu veux en ces lieux jouir de mes bienfaits,
Quel que soit le premier de tes vœux, je promets

De le remplir, & t'en donne ce gage.
Apprends que Soliman eſtime le courage.

(*Il lui donne ſon anneau.*)

LINDOR.

Généreux Soliman....

SOLIMAN.

Suis-moi dans mon Palais.

LINDOR.

De tes tréſors, hélas ! je n'ai que faire :
Qu'à mes vœux ſeulement on ramène mon père,
Et ce ſera pour moi le plus grand des bienfaits.

(*Le Sultan, les Officiers & Lindor s'en vont avec les Gardes.*)

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur du Palais ; un Thrône à la Turque est au milieu ; le Sultan y est assis ; des cassolettes fument aux deux côtés. Les Gardes sont à l'entour.

L'Orchestre joue l'air, *Triomphez, bel Alcindor.*

Les Piqueurs apportent le tigre, & le déposent aux pieds du Thrône.

SCÈNE PREMIERE.

SOLIMAN, LES OFFICIERS DU PALAIS, LINDOR, *en robe de Cour.*

ALI.

Vive à jamais ! vive notre Empereur ;
Son bras porte en tout lieu la mort & la terreur.
De ses yeux la vive lumière
Pénètre aux deux bouts de la terre ;
Rien ne résiste à sa valeur ;
Sa sagesse profonde
Egale son grand cœur ?
Qu'il soit le protecteur du monde !
Que tous ses ennemis,

Renversés & soumis
Ainsi que cette bête fière,
A ses pieds mordent la poussière.

(*Le Sultan se lève & descend les marches du Thrône ; il foule aux pieds le tigre. Tous les Piqueurs & les Esclaves se prosternent ; les Janissaires restent debout, les armes hautes. Pendant ce temps l'Orchestre exécute l'air des Trois Sultanes ;*
Mahomet ! prend soin des destinées
Du plus grand des Sultans, &c.)

SOLIMAN.

Osmin, sers le feu qui m'anime ;
Fais porter sa dépouille aux genoux de Zulime :
Peins-lui bien tout l'amour qui règne dans mon cœur,
Et rends-la, s'il se peut, sensible à mon ardeur.

(*Osmin sort avec les Piqueurs, les Gardes, & le tigre qu'on emporte.*)

SCENE II.

SOLIMAN, LINDOR.

SOLIMAN.

Toi, reste, ami... Mais je vois la tristesse
Empreinte sur ton front. Au moment du bonheur
Qui pourrait de ton ame écarter l'allégresse ?
Apprends-moi tes chagrins ; je veux les effacer.
Si ton cœur en doutait, ce serait m'offenser.

LINDOR.

Magnanime Sultan, ton auguste clémence
A les droits les plus saints sur ma reconnaissance;
Tu m'en vois pénétré : mais je n'ai plus d'espoir,
Et mon bonheur n'est plus en ton pouvoir.

SOLIMAN.

Quel est donc ton état ?

LINDOR.

Ressouvenir funeste!
a douleur pour jamais est tout ce qui me reste.
J'aimais, j'étais aimé; l'objet le plus charmant
Allait combler les vœux du plus parfait amant:
Content de plaire à ma chère maitresse,
Ses seuls desirs étaient les miens;
Mes seuls plaisirs faisaient les siens;
Chaque instant augmentaient encor notre tendresse,
Et l'amour satisfait, par des liens de fleurs,
Sous son empire heureux enchaînait nos deux cœurs.
Que mon bonheur fût de peu de durée!
Le jour, hélas! le même jour
Qui devait à son sort unir ma destinée,
J'ai perdu pour jamais cette Epouse adorée!

SOLIMAN.

Elle mourut?

LINDOR.

A mon amour.
De traîtres ravisseurs l'ont sans doute enlevée.
Notre jardin donnait sur le bord de la mer,

Et j'eus tout lieu de présumer
Qu'un rival odieux emmena ma maitresse.
Je voulus la chercher dans tous les ports voisins;
Mon père, malgré sa vieillesse,
Ne put m'abandonner tout seul à mes chagrins,
Il partit avec moi ; bientôt des vents contraires
Nous ont poussé sur des Corsaires ;
Nous sûmes pris, vendus & séparés.
Mon père devant moi fut accablé de chaines.
Que cette image affreuse augmente encor nos peines!
Je ne sais où porter mes vœux désespérés ;
Tout sert à m'allarmer... J'ignore si mon père
Aura pu supporter l'excès de sa misère,
Si mon amante existe, & me garde sa foi!
Est il un malheureux plus à plaindre que moi?

SOLIMAN.

Cher ami, j'en connais de plus à plaindre encore;
L'espoir au moins ne t'est pas défendu;
Ton père à tes désirs pourrait être rendu;
Si ta maitresse vit, sans doute elle t'adore,
Et, s'il dépend de moi de changer ton destin,
Tu peux tout espérer: mais malgré ma puissance
Je ne saurais adoucir ma souffrance.

LINDOR.

Quoi! Soliman aurait quelque chagrin?

SOLIMAN.

Apprends qu'une Esclave charmante
Me retient dans ses fers, & subjugue mon cœur.

Je brûle pour jamais de la plus vive ardeur ;
Mais des mépris, une froideur piquante,
Dont l'ingrate se plaît à payer mes désirs,
Sont les seuls fruits de mes soupirs.

LINDOR.

Ce n'est peut-être qu'une adresse
Pour mieux éprouver ta tendresse ;
Ton rang du moins te réponds de son cœur.

SOLIMAN.

Ah ! pour se faire aimer, de quoi sert la grandeur ?
Envain par un ordre sévère
On croit forcer le sentiment ;
Hélas ! sans l'heureux don de plaire,
Quel droit peut avoir un amant ?
J'ignore les douceurs d'un tendre engagement ;
Mais je croirais, ami, m'être trahi moi-même,
Si j'avais pu jamais désirer, en aimant,
Ne devoir des faveurs qu'à mon pouvoir suprême.
Malheur à tout cœur froid qui croirait un moment
Qu'on peut forcer ou feindre un tendre sentiment.
S'il sent un mouvement dans son indifférence,
C'est par l'instinct qu'il est produit ;
Ce n'est que du moment où l'amour le conduit,
Qu'il peut dater son existence....
Mais revenons à toi... Sois sûr que dans ces lieux,
Pour chercher à te rendre heureux,
Tout me sera facile.

LINDOR.

Ah ! Seigneur, si mon père
Pouvait m'être rendu?...

SOLIMAN.

Je veux, pour te complaire,
Donner mes ordres à l'instant,
Et le faire chercher. Mais, pour le reconnaître,
A quels traits pourra-t-on ?...

LINDOR.

Si mon père est vivant,
Si mon bonheur permet qu'il puisse encor paraître,
Aux regards de tes gens ce fidèle portrait
Tracé d'après mon cœur, arrosé de mes larmes,
Objet chéri des plus vives allarmes,
A leurs yeux attentifs le rendra trait pour trait.

SOLIMAN.

Est-ce donc toi qui fis cette peinture ?

LINDOR.

Oui, Seigneur. Et, s'il peut m'être rendu,
Quand j'aurai satisfait aux droits de la nature,
Permets que ce cœur éperdu,
Abandonnant ces lieux pour chercher ma maitresse,
Satisfasse aux devoirs d'une vive tendresse.

SOLIMAN.

Tu peux partir, ami, ton sort dépend de toi;
Quel que soit ton désir, je t'ai donné ma foi;
Mais ce nouveau talent me fait naître une envie.
Cette Beauté qui fait le malheur de ma vie,
J'ai tout tenté pour flatter son esprit;
Elle est Française, & la galanterie
Peut-être aura sur elle du crédit.

On réussit souvent par une fantaisie ;
Promets-moi donc qu'avant de me quitter
Tu feras son portrait : je veux lui présenter.

LINDOR.

Soliman, ton désir est un ordre suprême.
J'obéirai.

SCENE III.

LES MÊMES, OSMIN entre.

OSMIN.

SEIGNEUR, à l'instant même,
Si ta Hautesse le permet,
Zulime te demande un entretien secret.

SOLIMAN.

Oui, qu'elle vienne, Osmin. Cher ami, sois tranquille.
(*A Osmin, lui montrant le portrait du père de Lindor.*)
Regarde ce Français ici représenté,
Qu'on s'informe par-tout ; qu'on cherche dans la Ville ;
Que ce vieillard soudain soit mis en liberté ;
Qu'on l'amène en ces lieux, & qu'il soit respecté.
(*Osmin & Lindor sortent.*)



SCENE IV.

SOLIMAN, *seul.*

Mon cœur s'agite en pensant à Zulime !
J'espère & je crains tour à tour.
Vient-elle, hélas ! par un juste retour,
Payer enfin le transport qui m'anime ?

SCENE V.

SOLIMAN, ZULIME.

ZULIME.

Généreux Soliman, j'ai su que ta bonté
Venait de mettre en liberté
Un Esclave Chrétien qui t'a sauvé la vie.
Cet Esclave est, dit-on, Français.
Comblé de tes faveurs, il va dans sa patrie
Publier tes vertus & vanter tes bienfaits.
Je viens à tes genoux te faire une prière.

SOLIMAN.

Ah ! Zulime, parlez ; vous connaissez mon cœur ;
Désirez, ordonnez, je puis tout pour vous plaire.

ZULIME.

Seigneur, depuis le jour où des bras d'une mère

Je me vis arracher, en proie à ma douleur,
Et par mes pleurs jugeant de ses allarmes,
Tout m'inquiette sur son sort.
Sans doute elle a pleuré ma mort,
Et je pourrais d'un mot faire cesser ses larmes.
Permettez-vous que ce Français
Se charge d'un billet qui lui rendra la vie ?

SOLIMAN.

Vous pouvez suivre votre envie,
Vos désirs seront satisfaits.
Qu'il vienne.

SCENE VI.

SOLIMAN, ZULIME, OSMIN.

OSMIN.

Soliman, tous ces Chrétiens rebelles
Qui, cette nuit, des fers sont échappés,
Par tes Soldats ont été rattrappés.
Tu vas punir ces Infidèles,
A tes genoux on va les ramener.

SOLIMAN.

Qu'on les délivre, Osmin; j'excuse leur audace.
Soliman, dans ce jour, ne veut que pardonner.
En faveur de Zulime, il faut leur faire grace;
Conduis-les à ses pieds, & de leur liberté
Qu'ils viennent ici rendre hommage à sa beauté.

Adieu, chère Zulime, il faut que je vous quitte,
Cette heure m'appelle au Divan;
Souvenez-vous des vœux de Soliman.
Osmin, que l'on cherche au plus vîte
Des Chanteurs, des Danseurs; inventez des plaisirs,
Et volez au devant de ses moindres désirs.

(Il sort, tous le suivent.)

SCENE VII.

ZULIME, *seule.*

QU'AI-JE besoin de cet éclat suprême,
Si pour jamais j'ai perdu ce que j'aime?
Les biens, le rang & les grandeurs,
D'un tendre amour, hélas! valent-ils les douceurs?
Les noms d'amans & de maitresse,
Les liens mutuels d'une égale tendresse,
Ce paisible bonheur qui naît du sentiment,
Surpassent les trésors du Roi le plus puissant.



SCENE VIII.

ZULIME, BAYADERES.

Les Bayadères entrent sur l'Air de Zémire & Azor, quand on la conduit au Thrône ; ou sur celui de Lucile,

A la Fête que l'Amour apprête.

Pendant cet Air on la conduit sur le Thrône ; ensuite une des Filles dit :

CHANTONS l'objet charmant
Qui triomphe de Soliman ;
Son visage
Est l'image
Des Célestes Houris.
De ses attraits le Sultan est épris ;
Et pour jamais ce bel objet l'engage.

(*On danse.*)



SCENE IX.

LES MÊMES, LES ESCLAVES CHRETIENS *amenés par* OSMIN.

PREMIER ESCLAVE.

RENDONS hommage à la Beauté
Qui nous fait mettre en liberté.
L'amour est un heureux délire,
Et tout ce qui respire
Obéit à ce Dieu vainqueur.
De votre cœur,
Que son empire
A jamais fasse le bonheur.

(*Zulime ici descend du Thrône, détache elle-même les fers des Esclaves, qui la remercient par une Pantomime, pendant laquelle elle témoigne elle-même le tendre intérêt qu'elle prend à ces Chrétiens, & le regret qu'elle a de ne pouvoir les accompagner, ensuite elle rentre dans un autre appartement, conduite par Osmin. L'Acte finit par un Ballet dans lequel les Esclaves célèbrent le bonheur d'avoir leur liberté.*)





ACTE III.

(On voit sur la Scène tous les apprêts nécessaires pour peindre, & un chevalet.)

SCENE PREMIERE.

LINDOR, OSMIN.

OSMIN.

Le Sultan te procure un moment bienheureux ;
Tu vas peindre la charmante Zulime,
Mais cet honneur est dangereux :
Soliman est jaloux, & te ferait un crime
D'un regard indiscret. J'ai dû te prévenir ;
Tu peux te préparer, Zulime va venir.

(Il sort.)

SCENE II.

LINDOR, *seul.*

Ah ! Soliman peut être sans allarmes ;
Un objet trop chéri règne encor sur mon cœur ;
Et Vénus à mes yeux offrirait tous ses charmes,
Sans pouvoir m'enflammer d'une nouvelle ardeur.

SCENE III.

LINDOR, ZULIME, *voilée.* (*Elle a une Lettre.*)
GARDES, *qui occupent le fond.*

ZULIME *entrant dit à part.*

C'EST donc là ce Français... Que je lui porte envie!
Il va se retrouver au sein de sa patrie!
S'il connaissait Lindor!... Si je pouvais du moins
Lui dire mon secret, & compter sur ses soins!
Il promettra beaucoup.... Il oubliera de même.

LINDOR, *à part.*

Voilà cette Beauté qu'adore Soliman,
Et qui paye ses feux d'une froideur extrême....
Mais quel est donc ce nouveau mouvement
Que malgré moi me cause sa présence?

ZULIME.

Je ne sais pas pourquoi, mais plus j'avance,
Et plus je sens un soudain tremblement.

LINDOR.

Hélas! cette taille charmante
Semble me retracer celle de mon amante....

ZULIME.

Ah! si mon cher Lindor
A sa Fanni pouvait penser encor....

LINDOR.

Mais, d'où vient donc cette ardeur qui m'agite?

ZULIME.

En l'approchant mon ame est interdite.

LINDOR.

Je sens en moi je ne sais quoi......

ZULIME.

Oui, malgré moi mon cœur palpite....

SCENE IV.

LINDOR, ZULIME, LE SULTAN, GARDES.

SOLIMAN.

AMI, prends ton pinceau : que le feu qui m'anime
T'échauffe, en ce moment, de la plus vive ardeur.
Et vous, chère Zulime, achevez mon bonheur.

(Il la fait asseoir à côté de lui.)

Amour, toi qui formas Zulime,
Si pour la rendre belle épuisant tous tes traits,
Tu voulus la douer des plus divins attraits,
Tu m'as laissé du moins le précieux avantage
D'en pouvoir à mon gré multiplier l'usage.

(Il lève son voile.)

(A Lindor.)

Regarde.

LINDOR, *vivement surpris.*

O Ciel !

SOLIMAN.

Peut-on jamais
Voir un objet si beau !

LINDOR.

C'est elle.

SOLIMAN.

Il faut la peindre en Immortelle !
Que dis-tu de ses traits ?

LINDOR, *avec émotion.*

Ils sont parfaits !

ZULIME, *à part, bas.*

Quelle voix !

SOLIMAN.

Hé bien ! qui t'arrête ?

LINDOR.

Je ne saurais....

SOLIMAN, *à Zulime.*

Levez un peu la tête.
(*A Lindor.*)
Allons, allons, va donc. Regarde qu'elle est belle !

LINDOR.

Ma main tremble... O douleur mortelle !

SOLIMAN.

Mais vas donc, qui t'arrête encor ?

LINDOR.

LINDOR.

Je me meurs, ô Fanni !

FANNI.

Lindor !

(*Le pinceau tombe des mains de Lindor; Fanni tombe évanouie sur le dos de son fauteuil. Soliman indigné, lève son poignard sur tous les deux, ne sachant lequel frapper.*)

SOLIMAN.

Lindor ! Esclave téméraire !
Malheureux, qui bravez ma colère,
Je vais être vengé de vous !
Holà ! Gardes ! qu'on les saisisse.

SCENE V.

LES MÊMES.

(*Les Gardes les entourent; Zulime, revenue à elle, se jette aux genoux du Sultan.*)

ZULIME.

Seigneur....

LINDOR, *de même à ses genoux.*

Sultan, s'il faut que je périsse;
Je m'abandonne à ton courroux;
Mais souviens-toi de ce précieux gage

Dont ta clémence honora mon courage;
(Il lui montre son anneau.)
Tu promis de remplir le premier de mes vœux!
Tu vois à tes genoux cette épouse adorée,
Qui des bras d'un amant fut jadis enlevée,
Qui m'a donné sa foi... Si ton cœur généreux
Se montre encor sensible à la reconnaissance,
Pour prix d'avoir sauvé tes jours,
Sur moi seul aujourd'hui fais tomber ta vengeance,
Et des jours de Fanni fais respecter le cours.

SCENE VI.

LES MÊMES, OSMIN *amène* UN VIEILLARD.

OSMIN.

Seigneur, voilà celui que ta Hautesse
A fait chercher.

(Lindor, Zulime & le Vieillard se reconnaissent. Ils courrent dans les bras les uns des autres.)

LINDOR ET FANNI.

O mon père!

LE VIEILLARD.

O mon fils!

LINDOR.

Je vous serre en mes bras!

LE VIEILLARD.

O ma fille ! ô tendresse !

Bénissons le moment qui nous a réunis.

SOLIMAN, *à Lindor.*

Chrétien, je me souviens encor de ma promesse,
Je la tiendrai. Le premier de tes vœux
Sera rempli. Voici ton père & ta maitresse,
Consulte-toi. Choisis entr'eux,
Je le permets. Oubliant mon offense,
Et l'affront fait à l'Empereur,
L'objet le plus cher à ton cœur
Sera libre à l'instant, & tous deux pour la France
Vous partirez. Je vais tout ordonner.

(Il sort. Sa Garde le suit.)

SCENE VII.

LE VIEILLARD, LINDOR, FANNI.

LINDOR.

BARBARE Soliman ! Est-ce là pardonner ?

LE VIEILLARD.

O mon cher fils ! chère Fanni !

FANNI.

Mon père !

LINDOR.

Ce dernier trait manquait à ma misère !

C 2

Eh quoi ! barbare Soliman,
Tu veux qu'un fils ou qu'un amant
Immole à ta colère
Sa maitresse ou son père !
Plutôt mourir cent fois
Que d'obéir a ces horribles loix !
Ah ! pourquoi dans ces bois
J'ai je donc sauvé de la rage
D'un tigre moins sauvage,
Moins féroce que toi.

LE VIEILLARD.

Mon fils, abandonne ton père,
Il te voit & ne veut que s'immoler pour toi.

LINDOR.

Eh quoi ! mon père aussi me désespère !

FANNI.

Non, cher époux, non, c'est à moi
Qu'il appartient ici de prouver ma tendresse.

LINDOR.

Fanni, chère Fanni, ménagez ma douleur;
Autant que Soliman vous déchirez mon cœur !

LE VIEILLARD.

Écoutes-moi, Lindor; à ma triste vieillesse
Il n'en pourra coûter, hélas ! que peu d'instans,
Et de bon cœur j'en fais le sacrifice
Pour avoir le bonheur de sauver mes enfans.

LINDOR.

Mon père, que plutôt mille fois je périsse !

Ciel ! reçois ici mon ferment,
Je m'abandonne à ta justice,
Mais puissai-je éprouver le plus affreux tourment,
Plutôt que de trahir ma maitresse ou mon père !
(Il les embrasse tous deux, & les serre contre son sein.)

SCENE VIII & dernière.

LES MEMES, SOLIMAN, GARDES.

SOLIMAN.

Eh bien ! as-tu choisi des deux?

LINDOR.

As-tu pu soupçonner que mon choix fut douteux,
Soliman ? Sur moi seul épuise ta colère ;
Reprends tous les trésors que tu m'avais offerts ;
Et, puisque deux de nous doivent sortir des fers,
Fais mettre en liberté ma maitresse & mon père,
Et punis-moi ; je reste en ton pouvoir :
Trop heureux de remplir un si juste devoir.
Avec transport je reprendrai mes chaînes,
Si mon malheur peut terminer leurs peines !

FANNI.

Ah ! Soliman, ton cœur est généreux,
Peut-il se plaire à voir des malheureux ?
Fais grace à mon amant, & pardonne à son père,
J'ai moi seule, aujourd'hui, mérité ta colère ;
J'ai rejetté tes vœux, j'ai rebuté ta foi;

Mon cœur a soupiré pour un autre que toi ;
D'un amour malheureux si tu nous fais un crime,
Tu ne dois en punir que la triste Zulime.

SOLIMAN.

Eh quoi ! Zulime....

LE VIEILLARD.

O douleur ! ô tourment !

(*A Soliman.*)

Vois couler les larmes d'un père.
Accablé sous le poids de mes ans,
Loin de mes chers enfans,
Privé de la lumière,
J'invoquais le trépas ;
Ta bonté favorable
Me remet en leurs bras,
Et ta rigueur m'accable
Par un excès de cruauté ;
Ton cœur impitoyable
Ne m'a donné la liberté
Que pour me rendre encor plus misérable.

(*Ils tombent tous à ses genoux. L'Orchestre joue l'Air : Monseigneur, voyez nos larmes, &c.*)

SOLIMAN, *détournant les yeux.*

Je me sens attendrir.

LE VIEILLARD.

Achève donc, Sultan,
Et fais connaître enfin le cœur de Soliman.

(*Montrant Zulime.*)

Voilà l'objet de ta tendresse !

Tu vois un triste père accablé de vieillesse,
Par toi-même arraché du sein de la douleur !
Voilà mon fils & ton libérateur ;
A tes pieds tous les trois nous confondons nos larmes.
Si notre désespoir a pour toi tant de charmes,
Choisis duquel des trois tu veux percer le cœur.

SOLIMAN.

Levez-vous, mes amis, je ne suis point barbare.
Par l'amour quelquefois notre raison s'égare,
Et nos devoirs sont par lui combattus ;
Mais vous me donnez tous l'exemple des vertus.
De la tendresse paternelle
Ce Vieillard respectable a fourni le modèle ;
Fanni, par son amour & sa fidélité,
Vient de donner l'exemple de constance ;
(*A Lindor.*)
Tu m'as donné celui de générosité ;
Moi, je vous dois celui de la reconnaissance.
Formez les plus doux nœuds, soyez libres tous trois ;
Que mes bienfaits passent votre espérance ;
Mon cœur y gagne encore !... Oui, si la Providence,
Par un ordre suprême a, dans la main des Rois,
De leurs sujets remis les destinées,
C'est pour les protéger. Un Prince généreux
Doit mettre au rang de ses belles journées,
Celle où d'un mot il a fait trois heureux.

LE VIEILLARD.

O mes enfans !... O Sultan vertueux !
Lorsque notre bonheur de ton ame est l'ouvrage,
Nous n'avons à t'offrir que nos cœurs pour hommage.

SOLIMAN.

Qu'une fête en ces lieux ramenant les plaisirs,
Écarte loin de nous la trace des soupirs.

On finit par une Fête Turque.

LU & approuvé. A Paris, ce 11 Novembre 1784,
SUARD.
Vu l'Approbation, permis d'imprimer ce 16 Novembre 1784,
LE NOIR.